

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

ORGANE DE L'ARCHEVÊCHÉ ET DE TOUTE LA PROVINCE
ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-BONIFACE

Publié—Le 1er et le 15 de chaque mois

VOL. III.

15 SEPTEMBRE 1904

No. 18

SOMMAIRE—Lettre de Mgr Taché à sa mère —L'Ouest Canadien—Lettre d'un jeune missionnaire chez les Allemands du pays—Les Cloches et la Vierge (poésie) Mission Ste. Croix (lettre du Père Bonalde) —Ding! Dang! Dong!

LV.— PREMIÈRE LETTRE DE MGR. TACHÉ À SA MÈRE PENDANT SON TROISIÈME SÉJOUR À L'ÎLE À LA CROSSE.
Île à la Crosse, 23 juillet 1855.

Bonne et tendre mère,

Tous les jours de ma vie je vous dois un sentiment d'amour et de reconnaissance, mais il me semble que le 23 juillet, l'expression doit en être plus affectueuse et le souvenir plus vif. C'est aujourd'hui le trente-deuxième anniversaire des premières caresses que vous m'avez prodiguées, des premiers baisers que votre tendresse maternelle m'accorda. Le temps n'a pas affaibli en vous la vivacité de votre affection, mais il a mûri mon cœur pour la reconnaissance en me permettant d'apprécier ce que je vous coûte et ce que je vous doit. Vous savez, bonne mère, que je ne l'oublie pas et que c'est avec un nouveau transport de bonheur que je viens vous prier aujourd'hui d'en recevoir l'hommage. A d'autres la cruelle facilité d'être ingrat; à votre Alexandre le bonheur de vous aimer, de vous le dire et de prier Dieu pour la prolongation d'une existence à laquelle je suis redevable de la mienne. Puissent bien d'autres 23 juillet nous permettre les rapports qui nous lient depuis 32 années.

Me voici encore à mon Île à la Crosse. Je quittai la Rivière Rouge le 5 juin; j'embrassai nos chers Pères Bermond et Maisonneuve ainsi que nos bons frères. J'avais préalablement fait ma visite d'adieu aux dignes Sœurs Grises. Une foule nombreuse se pressait autour de la cathédrale, des larmes coulaient bien des yeux. Mon cœur qui n'a jamais connu l'indifférence, était profondément ému; mais la grande voix du devoir, toujours plus forte que celle de la nature, ajouta un nouveau

sacrifice à ceux qu'elle m'a déjà imposés. L'excellent M. Lallèche vint me conduire jusque chez M. Mc Kenzie (à six lieues) où nous passâmes la nuit. Nous eûmes la douleur de le trouver au lit sous le faix d'une goutte cruelle qui ne lui permettait pas le moindre mouvement. En nous voyant, cet aimable vieillard sembla oublier son mal pour ne se souvenir que de notre amitié, rire et plaisanter avec nous comme il le faisait aux jours qu'il nous accordait si généreusement l'hospitalité.

À la douleur de le voir souffrir se joignit pour nous la peine de le voir approcher de son éternité sans y penser le moins du monde, pas plus que s'il n'y avait point d'autre vie, pas plus que s'il n'avait pas d'âme. De grâce, bonne et tendre mère, priez et faites prier pour ce pauvre Monsieur. Sera-t-il dit que nous n'obtiendrons pas de la Sainte Vierge la conversion de celui qui a fait tant de bien à votre Alexandre et à notre chère mission? Recommandez-le à toutes les bonnes personnes de votre connaissance, et tous ensemble, faisons une sainte violence au ciel afin que nous y conduisions celui qui fait tant de bien sur la terre et dont la conversion jetterait tant d'éclat sur notre sainte religion et la dévotion à l'Immaculée Mère de Dieu.

(A suivre.)

LOUEST-CANADIEN. (Suite.)

Monseigneur Provencher absent de la Rivière Rouge depuis 1835 revint à sa mission vers la fin de juin 1837 accompagné d'un prêtre, M. Demers, qu'il destinait aux missions projetées de la Colombie Anglaise. Son retour au milieu des siens fut pour tout le monde, protestants comme catholiques, un véritable soulagement. Sa présence fit renaître les courages abattus.

Malgré la grande pauvreté dans laquelle se trouvait le pays Mgr. Provencher ne renonça à aucun de ses projets pour l'évangélisation du Nord-Ouest. Dès l'année 1838, il eut voulu envoyer un prêtre ouvrir une mission permanente au Fort des Prairies (Aujourd'hui Edmonton). Il prévoyait dès lors la grande importance que ce poste aurait quand le pays serait habité. Le Fort des Prairies était le centre vers lequel convergeaient tous les autres postes du Nord; il était pour ainsi dire la capitale de cet immense territoire sauvage. Mgr. Provencher était persuadé qu'il serait plus tard le siège d'un évêché et le centre d'où rayonneraient les missionnaires envoyés auprès des tri-

bus indiennes. Ce coup d'o il sûr était chez lui comme une inspiration divine et le rendait prêt à s'imposer n'importe quel sacrifice pour réaliser ses projets.

Jusqu'alors la Compagnie de la Baie d'Hudson avait eu la prétention de borner la prédication de l'Évangile aux limites de la Rivière Rouge. Elle craignait de voir s'introduire dans le Nord des gens qui tout en servant de guides aux missionnaires seraient tentés de faire la traite des fourrures avec les indiens. On ne se fait pas une idée de ce que l'ambition de faire fortune peut aveugler l'esprit des hommes.

Quand Mgr Provencher, en 1838, proposa au gouverneur Simpson son projet d'envoyer des prêtres au Fort des Prairies, il lui répondit qu'il ne pouvait pas permettre cela avant d'avoir consulté le Comité de la Compagnie à Londres.

Excusez-moi, lui dit l'évêque, je tiens ma mission, je la tiens plus haute que celle de votre Comité. Ma mission, je la tiens de Dieu; je suis évêque pour envoyer des missionnaires partout dans ce pays annoncer l'évangile aux infidèles. J'en verrai mes prêtres jusqu'à la porte de vos forts et si vous leur refusez l'hospitalité, ils camperont dehors, mais ce ne sera pas honorable pour la Compagnie. L'antienne était entonnée et le gouverneur comprit que toute opposition serait inutile; aussi, quand en 1845, Mgr Provencher envoya le Fr. Taché et M. Lafleche à l'Île à la Crose, ils furent reçus dans le Fort et traités avec tous les égards possibles par le bourgeois M. McKenzie.

Ce fut au printemps de 1838 que les premiers missionnaires partirent de la Rivière Rouge pour aller évangéliser les sauvages de la Colombie. M.M. Dem-rse et Blanchet, deux prêtres canadiens du diocèse de Montréal avaient suivi Mgr. Provencher l'année précédente jusqu'à Saint-Boniface afin de se trouver là au départ des berges de la Compagnie sur lesquelles ils prendraient passage pour remonter la Saskatchewan jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Depuis longtemps déjà, la Compagnie avait établi des comptoirs sur les bords de l'Océan Pacifique et elle avait conduit des Canadiens qu'elle gardait à son service. Ceux-ci rendus dans ces contrées lointaines étaient dans l'impossibilité d'en revenir; ils avaient contracté mariage avec des femmes indiennes et avaient élevé là des familles. Comme ils avaient été élevés chrétiennement et qu'ils avaient, quoique loin de tout secours religieux conservé la foi, ils demandèrent aux officiers

supérieurs de la Compagnie de présenter pour eux, à Mgr. Provencher, une requête le priant de leur envoyer des prêtres pour bénir leurs mariages, baptiser leurs enfants et leur fournir à eux-mêmes les secours de la religion pour vivre et mourir chrétiennement. L'occasion était trop belle pour ne pas la saisir; aussi, l'évêque s'était empressé de demander des prêtres au Canada pour ouvrir les missions de la Colombie et il avait eu le bonheur d'en trouver deux durant son dernier voyage. Ils furent plus tard les deux premiers évêques de ces contrées; Mgr. Blanchet, évêque d'Orégon et Mgr. Demers, évêque de Vancouver.

Comparés à cet évènement modeste en apparence de l'arrivée de deux pauvres missionnaires à la Colombie, qu'étaient tous les travaux de ces fameux traiteurs du Nord, qui bâtissaient à grands prix des postes pour leur commerce sur tous les points du pays et qui amassaient des fortunes colossales? Ces puissants commerçants qui commandaient en maîtres dans ces immenses territoires ont disparu; leur nom est oublié et leur fortune passée à d'autres mains. De leur œuvre il ne reste que peu de vestiges; ils n'ont rien fondé de durable et l'histoire n'a rien de glorieux à enregistrer sur leur passé. Du célèbre gouverneur Simpson dont le nom faisait trembler tous les officiers de la Compagnie, on ne s'en souvient à peine, et il en est de même de tous ses amis et contemporains qui ont sillonné les lacs et les rivières du Nord-Ouest pour amasser de l'or.

A côté de ces millionnaires, le pauvre missionnaire faisait dans le temps petite figure, et voila que l'œuvre de ces ouvriers de Dieu qui ont semé dans les fatigues et les larmes, est devenue le fondement de toute la grandeur des immenses pays de l'Ouest. Tandis que les noms des Provencher, des Blanchet et des Demers sont restés en bénédiction dans la mémoire des peuples de l'Orégon et de la Colombie, on a oublié celui des rois du Nord-Ouest. On voit ici toute la différence qui existe entre les œuvres de Dieu et les œuvres des hommes.

(A Suivre)

TOUT POUR DIEU ET LES AMES.

A Monsieur le Rédacteur des " Cloches de Saint-Boniface ".
Cher Monsieur,

Vous conterai-je mon premier travail dans la vigne du Sei-

gneur ? Vous dirai-je mes peines et mes consolations dans cette première sortie en vue de faire quelque bien pour le salut des âmes ? Pourquoi pas ? "Et hæc olim meminisse juvabit" ! Oui, elles sont toutes vives les impressions de mon jeune cœur de nouveau prêtre, et jamais je n'oublierai cette mission de Landshut, où la foi vit, où la croix règne, où le prêtre se trouve vraiment dans sa famille. Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

À peine arrivé à Kaposvar, ayant eu juste le temps de jeter un coup d'œil sur cette belle mission pleine d'avenir, je fus transporté par mon brave et dévoué curé M. Woodcutter, à la mission allemande de Landshut, située à 28 milles de Kaposvar. Ce n'est pas sans une certaine inquiétude que je me rendis là-bas. Je me disais : "Qu'y trouverai-je ? Que ferai-je ? Moi, encore enfant, ne connaissant rien du ministère, suis-je capable de mener à bien la tâche qui m'est imposée ? J'oubliais que c'est le bon Dieu qui met sur les lèvres du prêtre les paroles qui vont au cœur, j'oubliais qu'on peut beaucoup en Celui qui fortifie.

Il s'agissait de préparer dix-huit enfants à la première communion, et de donner à tous les catholiques de Landshut, Langenbury et Landestrew l'occasion de se retremper un peu dans la vie chrétienne et de venir boire à la source d'eau vive qui coule abondante de l'autel de l'agneau sans tache. Je me mis à l'œuvre, demandant au bon Dieu de suppléer lui-même à mon insuffisance. Oh, qu'il soit béni, ce Dieu de bonté, ce Dieu d'amour et de clémence ! Qu'il soit béni pour tout ce qu'il m'a été donné de voir pendant ces quinze jours passés au milieu des Allemands.

Chaque matin, je disais la sainte messe à huit heures. Dès sept heures, ces braves gens arrivaient en voiture, de 5, 7 et 10 milles, le père, la mère, les enfants, de sorte qu'on eût cru que tous les jours étaient des dimanches. Ah ! que j'étais donc heureux de célébrer ainsi devant ces bonnes familles ! Et quelle piété ! quel respect pour le ministre de Dieu ! Quelle attention ! Les enfants ont prêté constamment pendant les catéchismes que je leur ai faits tous les jours pendant plusieurs heures.

Le second dimanche, veille de l'Assomption, je célébrai la messe à Landestrew, à 12 milles de Landshut, dans la maison de M. Waltz, qui se trouvait trop petite pour contenir la foule

venue de partout. Avez-vous déjà entendu chanter les allemands dans les églises ? Leurs chants ont un caractère si religieux, si suppliant, qu'ils enlèvent irrésistiblement l'âme vers le ciel. Pour moi, je ne me laisserais jamais de les entendre.

Le jour de l'Assomption fut un beau jour à Landshut, avec messe solennelle et salut en musique. Mais que dirons-nous du dimanche suivant, jour auquel avait lieu la première communion ? Ah ! les chers enfants, comme ils s'étaient bien préparés ! Comme ils avaient prié tous les matins pendant la sainte messe ! et avec quelle confiance ils étaient venus se confesser !

À partir du samedi soir ce fut une joie du ciel dans toute la paroisse. Les enfants et leurs mères m'apportaient une quantité de belles fleurs pour orner l'autel du bon Jésus. Tous m'aiderent à orner la chapelle, et quand tout fut terminé, quand ils virent que c'était bien, ils s'en retournèrent liers et contents, anxieux du lendemain.

Il vint ce lendemain ! Un beau soleil irradiait la grande Prairie, la brise faisait onduler au loin les moissons verdoyantes, et les voitures arrivaient de partout avec plus de joie et d'entrain. Vers 8 heures la chapelle était déjà pleine, et j'entendais les prières de ce bon peuple monter vers le ciel. Je confessai jusque 9 heures. Puis la messe commença, solennelle comme dans les grandes églises, et lorsque, le moment de la communion arrivé, je me tournai vers les enfants pour les exhorter une fois encore à aimer de tout leur cœur le Dieu de l'Eucharistie, je vis les papas et les mamans qui pleuraient, et moi-même, à la vue de ces jeunes filles vêtues de blanc et de ces petits garçons s'avancant à la table sainte avec une piété et une modestie d'ange, je ne pouvais m'enpêcher d'être profondément ému.

L'après-midi, à 3 heures, tous étaient de nouveau réunis au pied du saint autel. Nous récitâmes le chapelet, puis je fis mes dernières recommandations aux parents et aux enfants. Je rappelai aux parents leur terrible responsabilité devant Dieu, je leur dis : " Les voici : ils sont bons, ils sont purs autant qu'ils sont mauvais ; à vous maintenant, d'en faire des élus du ciel ou des condamnés à l'enfer. " J'exhortai les enfants à rester bons, obéissants, purs et chastes ; et je leur racontai l'histoire de ce jeune Français qui, ayant reçu de sa mère une cravate blanche le jour de sa première communion, avait promis de la conserver

comme souvenir de ce beau jour, et qui plus tard, blessé à mort à Sedan, renvoyait la cravate à sa mère avec ses derniers adieux et l'assurance qu'il avait conservé son âme pure et sans tache, comme la cravate que lui avait donnée sa mère.

Alors, les enfants vinrent s'agenouiller autour de moi, et la main sur l'Évangile, ils renouvelèrent les vœux de leur baptême ils se consacrèrent à la Vierge Immaculée. Puis, ce furent des chants qui montèrent vers le trône de l'Éternel, chants de triomphe, de reconnaissance et d'amour ! Encore une fois, béni soit Dieu qui m'a fait vivre de tels jours.

J'ai vu bien des pays; j'ai assisté à des missions en Belgique, en France, au Canada, j'ai admiré souvent la splendeur des cérémonies chrétiennes, mais nulle part encore je n'avais trouvé une foi aussi ardente, une piété aussi grande, aussi sincère. Plus de 80 personnes se sont approchées des sacrements; ils sont venus en foule à la messe tous les matins; je les ai vus rester plusieurs heures consécutives à prier; j'ai entendu leur salueur: "Loué soit Jésus-Christ!" et par mille marques de respect, ils m'ont prouvé qu'ils comprennent et qu'ils sentent ce que vaut la présence du prêtre au milieu d'eux.

Le résultat de tout ceci est que ces quelques familles vont bâtir une chapelle digne de leur Dieu, car jusque maintenant l'école a servi de chapelle. Daigne le bon Dieu bénir cette entreprise ! Quant à moi, j'ai été bien triste de quitter Landshut, et malgré la distance, je me ferai un grand plaisir d'y retourner bientôt.

J. Pirot.

Kaposvar, 26 août 1904.

LES CLOCHES ET LA VIERGE.

Poésie lue après la bénédiction faite par Mgr. Langevin de la statue de N. D. de France qui couronne l'hôtellerie, le 27 mai 1904.

Cloches du Bon Dieu, cloches de nos tours,

Voix harmonieuses,

Pleurez les départs, fêtez les retours;

En notes joyeuses,

Que votre hymne emplisse les airs

Et vibre jusqu'aux déserts,

Cloches du Bon Dieu !

Dans les tours le vent soufflait,
 Chantait, sanglotait, sifflait,
 Et de nos deux sœurs jumelles
 Le beau soleil d'orient
 Baisait le front souriant,
 Le front de nos deux tourelles.
 Les oiseaux venaient souvent
 Écouter chanter le vent
 Et jaser dans les tourelles
 Avec leurs grands yeux profonds,
 Pleins de lumineux rayons,
 Brillaient nos deux sœurs jumelles.

Et malgré tous leurs atours,
 Tristes encor, les deux tours
 Tristement causaient entre elles;
 L'architecte soucieux,
 Écoutait silencieux,
 Le dialogue des tourelles.
 Et l'une disait: "Lorsque le vent bruit
 Et que l'oiseau clame
 Sans voix et sans âme
 Sous un ciel de flamme
 Il nous faut languir, languir jour et nuit!"
 L'autre répondit: "Nous mourrons d'ennui"
 Mais la charité vint dans les tourelles,
 La voix fut donnée aux deux sœurs jumelles.
 Cloches du Bon Dieu, cloches de nos tours,
 Pleurez les départs, fêtez les retours.

Quatre cloches depuis dans les tours crénelées,
 Aspergent de leurs sons la ville et les vallées;
 Et des lèvres de bronze et des langues de fer,
 En de mélodieuses gammes,
 Répètent que Jésus ici même a souffert
 Pour racheter toutes nos âmes.
 Le cœur avec les tours monte au ciel étoilé,
 Et leur carillon prie en son langage ailé.

Mais un socle attendait une vierge géante
 Ainsi qu'un trône attend une reine souriante.
 Notre-Dame y monta sans bruit,
 Ou plutôt, c'est là-haut, blancheur immaculée,

Son image des mains d'un artiste envolée.
Au milieu de la nuit,
Les cloches ont sonné pour elle à la volée...
Cloches et pèlerins, ce soir sont à l'honneur,
Et saluent celle qui préside à leur bonheur

Marie entre les tours, de ses grands bras de pierre.
Elève dans les airs son enfant de lumière;
Et les cloches qui sont l'âme de nos deux tours,
Egrènent ces mots comme un rosaie aux entours:
"Ave! toi qui bus la douleur amère".
Des cloches s'épand dans les airs,
"Ave" dit l'écho du fond des déserts,
"Ave" dit Jésus aux bras de sa mère.

O cloches de nos tours faite d'un bronze pur,
Célébrez en jetant vos notes dans l'azur.
Cette Mère qui s'ingénie
A nous garder, à mettre en ses dons maternels
Et dans ces trois cents cœurs liés et fraternels,
Tant de douceur et d'harmonie,
Elle est reine du ciel, reine de l'univers,
Et ce titre lui vaut les noms les plus divers.
Symboles en tous lieux de joie ou de souffrance
Nos Père l'appelaient "Notre Dame de France".
Combien de fois son pied s'est posé sur nos monts;
Comme elle aime descendre aux lieux que nous aimons,
Où jamais de ses dons la source n'est tarie
Le royaume de France est celui de Marie.

Notre Dame de France, de ton royaume en deuil
Pour le fuir quelque jour ne franchis pas le seuil.
Sois l'étoile de ceux que chasse la Patrie,
Verse baume et rayons dans leur âme meurtrie,
Vois monter jusqu'à toi le vœu des cœurs fervents,
Couronne aux cieus les morts et bénis les vivants.

Bénis les pèlerins qu'un seul amour rassemble;
Pour te louer en chœur, pour te fêter ensemble,
Fais-nous rêver aux cieus, ces rivages meilleurs,
Où l'amitié parfaite et chaude s'éternise,
Où vivant tous ensemble on aime et fraternise
Sans qu'un dur coup de vent jamais nous jette ailleurs.

Voix harmonieuses,
Cloches du Bon Dieu, cloches de nos tours,
Chantez Notre Dame et ses beaux atours;
En notes joyeuses
Jusqu'aux cieux jetez votre Alleluia,
Cloches de Marie: Ave Maria!

Ainsi damoiseaux, voulez savoir
Qui bénit la Vierge ce soir....
C'est l'archevêque à bonne face,
Qui du lointain Saint-Boniface,
Au monastère vint.
Ah ! tous avez nommé Mgr. Langevin.
Jérusalem, 17 mai 1904.

A M. le Rédacteur des "Cloches de Saint-Boniface."
Cher Monsieur l'Abbé,

En l'absence de notre Archevêque et bien-aimé Père, je viens m'adresser à vous pour donner à vos lecteurs quelques nouvelles sur notre mission du Lac Ste-Croix sur le Nelson, dans le Keewatin.

Le grand fleuve qui sort du Lac Winnipeg pour aller se jeter dans la Baie d'Hudson ou Port Nelson, et les grands lacs qu'il traverse sur son parcours où ne navigaient il y a peu de temps que les pirogues des Indiens ou les barques des marchands de fourrures, sont sillonnés aujourd'hui par les bateaux à vapeur ou à gazoline, sautant et remontant les rapides, arrêtés seulement par les grandes chûtes ou les cascades. Nos Mascégons, d'abord stupéfaits à la vue de ces engins de la civilisation, commencent à s'y habituer; ils sont même reçus à bord comme passagers ou comme manœuvres; on les y prend aussi comme pilote et nul ne sait aussi bien qu'eux diriger un bateau pour éviter les écueils nombreux en certains endroits.

Depuis trois ans, des commerçants de poisson et de fourrures fréquentent nos parages; on y voit même des chercheurs de mines et surtout des missionnaires catholiques ou protestants.

L'Eglise anglicane possède trois missions dans le Keewatin: Split Lake sur le Nelson, Churchill House et York Factory dans la baie. L'église Wesleyenne y possède plusieurs missions: Norway House, Cross Lake, Nelson House, Oxford House, et l'Eglise catholique n'y possède qu'une seule mission depuis

trois ans bientôt; elle est à Cross Lake. Vos lecteurs sont un peu au courant de cette mission nouvelle savent que les missionnaires quoique pauvres, n'ont pas prêché dans le désert. Cependant, après les premières difficultés des commencements, les autres misères auxquelles nous nous attendions bien ne nous ont pas manqué. Les mensonges, les railleries de nos ennemis ont découragé quelques âmes faibles. Outre les cent soixante baptêmes que nous avons faits en trois ans, nous conservons la sympathie des meilleurs protestants. Les indifférents ne nous sont pas antipathiques; nous n'avons compté nous que la haine des méchants. La plus grande difficulté présente c'est notre extrême pauvreté. La petite allocation qui nous est faite par l'Oeuvre de la Propagation de la Foi est insuffisante. Je ne puis pas m'en plaindre mais c'est un fait qu'il nous faudrait d'autres secours pour vivre en ce pays et soutenir la Mission que le Bon Dieu a si visiblement benie malgré mes imperfections et mes misères.

Le commerce actif qui se fait là-bas depuis trois ans tient nos chrétiens en bas du fleuve ou en haut loin de la mission dans les pêcheries. C'est là que nos gens trouvent facilement, plus facilement qu'autrefois à gagner leur vie vu que les fourrures sont plus rares que le poisson et plus difficile à se les procurer. Cet éloignement forcé de nos gens est regrettable pour leur bien spirituel et leur rassemblement dans ces centres leur est aussi une occasion de bien des misères. Aussi pour les mettre en garde contre les pièges du démon, le missionnaire qui doit avoir le souci des âmes est obligé d'aller les voir quelquefois, plutôt à Dieu que ce fut possible plus souvent. Mais pour cela il faut voyager, il faut par conséquent faire des dépenses.

Les ministres anglicans ou méthodistes sont dans l'abondance, ils reçoivent outre la grasse pension qui leur est faite des objets en nature pour rémunérer leurs adeptes. Ils ont des ca-
téchistes qu'ils envoient à la façon des marchands de fourrures.
avertir leurs adeptes de se méfier des prêtres catholiques etc....

Nous n'avons pas l'habitude de faire des présents aux Indiens, surtout avant leur conversion. Nous craignons trop de faire des hypocrites, mais nous serions heureux si après avoir fait face à nos dépenses, nous pouvions avoir de quoi faire une aumône à nos pauvres ou à nos malades et véritablement, on se sent le cœur serré de ne pouvoir accorder cette faveur.

(A Suivre.)

DING ! DANG ! DONG !

Le 8 du courant nous arrivaient à l'Archevêché les R. R. M.M. E. Latulipe, Curé d'office de la Cathédrale de Pembroke et L. Leduc, Curé de Douglas, Ontario. M. le Curé de Pembroke nous donna le sermon de circonstance à la grand'messe. Il a traité savamment le sujet de la fête du jour: la "Nativité de la Sainte Vierge". Ses qualités de littérateur distingué et de théologien approfondi nous font désirer de le revoir souvent au milieu de nous. M. Leduc a chanté la messe et dans le cours de l'après midi eut la condescendance d'adresser quelques paroles d'édification aux Enfants de Marie de la paroisse. Nos distingués visiteurs sont repartis le 12, en route pour Vancouver. Bon voyage !

Etait aussi de passage à l'Archevêché, M. l'Abbé V. Huard de l'Archevêché de Québec, Directeur de "la Semaine Religieuse de Québec" et Conservateur du Musé de l'instruction publique de cette Province. M. l'Abbé Huard est aussi directeur du "Naturaliste Canadien"; c'est afin d'agrandir davantage le champs de ses connaissances qu'il visite le pays, se rendra à la Colombie Anglaise, en Californie et à son retour visitera St-Louis. Il est accompagné du Rév. F.-X. Burque, ancien professeur au Collège de Saint-Hyacinthe, ancien Curé de Fort-Kent, diocèse de Portland, et résidant maintenant à Québec.

Nous attendons Mgr l'Archevêque avec une impatience toujours croissante. Il sera probablement ici vers la fin du courant ou aux premiers jours d'octobre. A l'approche de ce jour où il sera permis à des enfants de revoir leur Père et de recevoir sa bénédiction, les heures semblent s'attarder encore davantage. Encore une fois il nous tarde de revoir Sa Grandeur, après une si longue absence.

Monsieur le Grand Vicaire accompagné de Monsieur Arthur Béliveau, chancelier, est allé le 12 du courant bénir une cloche de 1044 lbs à Saint-Georges de Chateauguay. Ce fut une fête splendide. Non seulement toute la paroisse assistait à la cérémonie mais aussi aux agapes fraternelles qui ont été servies sous une grande tente. Saint-Georges de Chateauguay, voilà une paroisse qui comme tant d'autres, commence humblement mais qui grandira rapidement, grâce au zèle infatigable du bon curé fondateur, M. Chs Poirier, et aux bonnes dispositions des paroissiens.